

PEIRESC ARCHEOLOGUE

LE TRESOR D'AUTUN

Déambulations parmi les dessins de Peiresc

Aline Peyronnet
Monique Puech



LES AMIS de PEIRESC

Le trésor d'Autun fut découvert en 1614 : lors de travaux de voirie, un grand coffre de plomb est mis à jour. Il contient des monnaies anciennes, des bijoux, de l'orfèvrerie. Les objets sont partagés discrètement entre des notables collectionneurs locaux, une partie est vendue, personne n'en parle plus.

Peiresc s'y intéressa dix-huit ans plus tard : dès que Ménestrier évoqua, en décembre 1632, la découverte d'objets antiques à Autun, il se mit en chasse.

Des lettres et des dessins nous permettent de :

- raconter l'histoire de cette poursuite du trésor ;
- retrouver les dessins sur lesquels Peiresc a travaillé et comprendre les questionnements qui le guident ;
- mesurer le rôle de Peiresc dans l'émergence de l'archéologie scientifique.

I - L'histoire de la chasse au trésor, une pièce en trois actes (et 3 lettres).

Acte I : sur la piste du trésor d'Autun (note à Guillemain du 13 décembre 1632)

Par son ami Claude Ménestrier, de passage à Aix, Peiresc apprend qu'il a été question, à Dijon, de cuillers d'argent antiques et *autres choses fort curieuses* conservées chez un gentilhomme collectionneur d'Autun dont son interlocuteur ignore le nom.

Sur cette information ténue, Peiresc lance un plan d'action. Il le présente en quelques lignes dans une note du 13 décembre 1632 à Guillemain, prieur de Roumoules et protégé de la famille Fabri que Peiresc charge fréquemment de ce type de missions :

- par l'entremise des frères Dupuy ou de M. d'Aubery, en savoir plus et obtenir la communication de ces pièces, ou au moins des empreintes, ou à défaut des dessins copiant les originaux aux bonnes dimensions ;

- s'enquérir de l'état de conservation des objets, de leurs caractéristiques (décoration, dorures, marques particulières), des conditions de lieu et de temps de leur découverte, des éléments environnant notamment pièces et médailles permettant une datation.

- ultime recommandation : *surtout il faut conduire le tout avec discrétion et sans bruit pour ne pas éveiller la chasse, de peur que nous n'émouvions le lièvre pour quelque autre.*

Acte II : le collectionneur identifié et la mise en branle du réseau Peiresc (lettre à Thou du 4 avril 1633)

En avril 1633, presque incidemment, Peiresc apprend le nom du collectionneur d'Autun qu'il pistait depuis cinq mois : un certain André Venot, Autunois de passage à Aix, fait état de cuillers et d'autres pièces antiques détenues par son beau-frère, Monsieur de Montaignu (ou Montagu), qui était maire d'Autun en 1614.

Peiresc ne presse pas son interlocuteur de questions car il ne veut pas *éventer la chasse*. Mais il écrit séance tenante à François-Auguste de Thou (en double, à Paris et à Dijon, pour être certain d'atteindre son correspondant au plus vite). Thou, celui-là même qui périra neuf ans plus tard sous la hache du bourreau au côté de son ami Cinq-Mars, est pour l'heure l'homme de la situation : il est sur le départ pour Dijon pour rejoindre sa charge d'intendant de justice de Bourgogne ; cousin germain des frères Dupuis, il connaît bien les recherches et les méthodes de Peiresc et s'y intéresse ; son statut lui confère l'autorité nécessaire auprès des notables locaux. Et, pour plus de sécurité, Peiresc lui recommande de s'attacher les services du jeune André Venot.

Cette longue lettre, écrite dans l'urgence, est remarquable car elle nous montre Peiresc en action : son extrême réactivité et sa capacité à faire feu de tout bois dès lors que ses recherches sont en jeu ; son habileté à manœuvrer dans l'univers particulier des collectionneurs, des marchands et des faussaires qui nécessite discrétion, diplomatie, psychologie et perspicacité. Elle évoque au passage l'amitié confiante avec Rubens, bien que leur relation épistolaire soit suspendue pour cause de guerre. Nous verrons qu'à l'occasion de cette recherche Peiresc finira par reprendre discrètement cette correspondance.

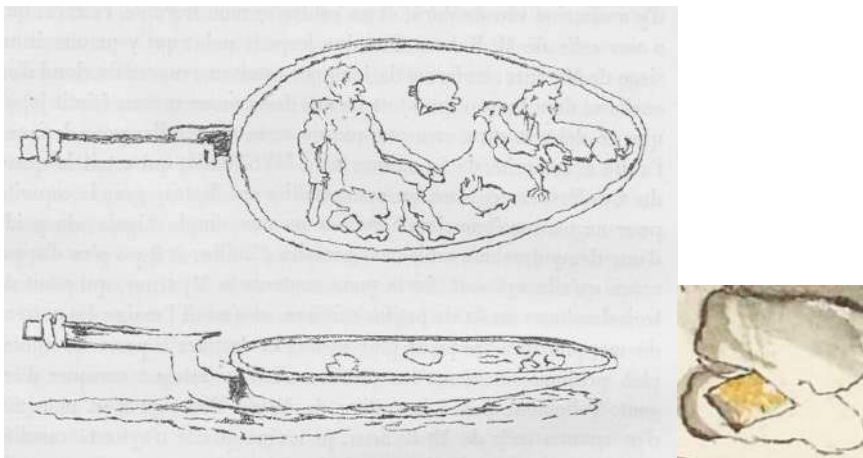
Elle illustre, en six points, le caractère méthodique de cette démarche d'archéologue.

1°- Peiresc fournit à Thou, avec clarté, une synthèse des informations disponibles sur les pièces antiques à rechercher : cuillers ; petits vases ; collier d'or dont les pièces sont creuses et remplies d'ambre gris, médaille d'or montée en bague ; peut-être une patène.

2°- De même, sur leurs possesseurs : la part qui échet à l'abbé Jeannin, frère de Président Jeannin, (tous deux sont depuis décédés) est peut-être chez Madame de Castille, sa nièce et héritière ; une part fut vendue à Avignon, puis revendue à Rubens par un antiquaire parisien ; tout le reste est détenu par le Sieur Montaigu, *lieutenant en la Chancellerie, lequel était maire ou échevin en la même année où furent trouvées toutes ces pièces.*

3°- Peiresc reproduit sommairement dans sa lettre, de sa propre main, deux dessins de Rubens qu'il possède d'une cuiller similaire détenue par le peintre : *Je vous envoie un petit griffonnement afin que vous en puissiez mieux juger, où j'ai fait colorir de jaune la petite tête de clou d'or carré ou en losange, telle qu'elle était représentée dans mon dessin. Si j'avais vu l'original je vous en parlerais possible en autres termes.*

Ceci permet de guider à distance l'observation des objets et de signaler les points d'attention : ainsi la présence ou l'absence du « clou d'or » peut être un indice tant pour authentifier la pièce que pour déterminer son usage métrologique.



L'édition en noir et blanc de la correspondance de Peiresc par Tamizey de Laroque a fait disparaître la trace du clou jaune visible sur le dessin destiné à Thou

4°- Peiresc demande de recueillir les éléments de contexte utiles à la datation, dans un style proche du constat de police : *il ne faut pas négliger de faire rédiger (une) relation sur le temps et le lieu où toutes ces pièces furent déterrées et sur tout ce qui fut trouvé conjointement, sans oublier de marquer s'il y avait aucunes médailles...*

5°- La question de l'authenticité des pièces est centrale : ... *si la cuiller qui reste à M. de Montaigne est véritablement antique (ce dont il se faudra éclaircir)...* Naïveté et enthousiasme n'ont pas leur place : *Si la cuiller de M. de Montaigne n'est (pas) marquée d'or comme celle de M. Rubens, je crains qu'elle n'ait été moulée dessus. Et de fait M. Venot m'a lâché quelques mots d'un certain mouleur de ce pays-là qui faisait des merveilles en cette sorte d'ouvrages et qui en avait délogé pour le soupçon de fausse monnaie, lequel se pourrait bien être exercé à mouler pour M. de Montaigne ou pour un autre la cuiller de M. Rubens avant qu'elle fût sortie d'Autun, la conformité de la figure assise toute pareille en l'une comme en l'autre m'étant suspecte.*

Il faut donc traquer tous les indices d'authenticité ou de contrefaçons : *trouver quelque différence, de plus ou de moins ... entre ce dessin et l'original de la pièce de M. de Montaigne ; comparer le luisant et le poli par rapport à la vaisselle ordinaire de nos orfèvres modernes ; enfin il ne faudra pas négliger d'éventuels vestiges des grains de sable dont on le pourrait avoir moulé.*

6°- L'examen de la cuiller, comme des autres récipients, n'a rien d'une démarche de collectionneur ou d'esthète. Elle est destinée à tester une hypothèse, celle de l'usage métrologique de ces ustensiles : Peiresc pratique la méthode expérimentale théorisée par Francis Bacon dix ans plus tôt, dont il a fait une lecture assidue et qu'il a contribué à diffuser.

À partir de la lettre du 4 avril 1633, la mécanique péresquaine se met en branle. En deux ans, près d'une centaine de lettres liées au trésor d'Autun ont été échangées (Agnès Besson en répertorie 82 envoyées par Peiresc et 13 reçues). Certaines concernent les correspondants habituels de Peiresc (Dupuy, Thou, Ménestrier, Cassiano dal Pozzo), d'autres le réseau bourguignon qu'il s'est constitué pour l'occasion (Montrivel, Venot, Montaigne, les héritiers de l'abbé Jeannin...).

Acte III : Le coup de théâtre de novembre 1634 (Lettre de novembre 1634 à Ménéstrier)

À l'automne 1634, Peiresc est plutôt satisfait : il a reçu de nombreux dessins des antiquités bourguignonnes ; Montrivel a fait réaliser pour lui, souvent en taille réelle, des planches de sa propre collection ; Venot s'efforce de satisfaire ses demandes. L'enquête archéologique paraît à peu près achevée. Mais, coup de théâtre : la première semaine de novembre 1634, Monsieur de Montaigu débarque à l'improviste chez Peiresc avec son trésor.

Cette visite, qui marque l'ultime rebondissement de la chasse au trésor d'Autun, est citée par Gassendi dans sa *Vita* et longuement racontée par Peiresc à ses correspondants privilégiés. La lettre à Ménéstrier de novembre 1634 en est le récit le plus synthétique. Trente-six ans avant le *Bourgeois gentilhomme*, on a l'impression d'assister à une comédie-ballet de Molière.

- On y rencontre Montaigu, le Gentilhomme Collectionneur, jaloux de ses possessions, imprévisible et agité, mais qui tombe sous le charme de Peiresc jusqu'à vouloir céder son trésor.

La lettre à Ménéstrier évoque les difficultés que Peiresc a éprouvées durant deux ans avec ce personnage *dont personne en fut encore pu venir à bout*. Malgré la diplomatie déployée à son égard (*sa poursuite la plus douce*) et les hauts appuis mobilisés par Peiresc (*encore que des gens de grande considération s'en fussent mêlés*), Montaigu n'a pas fourni les dessins, empreintes et mesures nécessaires à l'analyse des antiquités d'Autun. Peiresc explique cela sans détour : *tant en était jaloux le gentilhomme qui en avait la possession*.

Or, ce même gentilhomme débarque soudain chez Peiresc pour un séjour aixois aussi bref qu'inattendu : *Lorsque je m'y attendais le moins, il a pris une humeur à ce gentilhomme de s'en venir exprès faire un voyage en cette province me voir et ne s'y est laissé gouverner que deux jours*.

Peiresc raconte en détail cette visite aux Dupuy : le sieur de Montaigu, plus tout jeune, *s'est donné la peine de venir en personne faire un aussi long voyage en une saison si incommode, pour m'apporter non pas seulement cette cuiller dont j'avais tant désiré la communication, mais un bien grand nombre d'autres pièces d'or capable de passer pour un trésor bien considérable, toutes lesquelles il me voulait remettre...*

- On y découvre un Peiresc sur la réserve, lui dont l'amabilité et l'hospitalité sont pourtant légendaires. A cela plusieurs raisons.

Tout d'abord, Montaigu tombe mal. Peiresc avait lui-même suggéré que Montaigu pouvait, à l'occasion d'un pèlerinage à la Sainte-Baume, apporter ses cuillers à Aix. Mais cette invitation se concevait pour lui à la belle saison. Lorsque Montaigu arrive à l'improviste en plein mois de novembre, Peiresc héberge en toute discrétion Campanella qui vient de fuir Rome et l'Inquisition. L'Aixoïse a juste le temps d'embarquer incognito le turbulent moine dans sa propre litière, en route pour Paris, chez les Dupuy.

Par ailleurs Peiresc juge sévèrement l'agitation du Bourguignon. Pris d'une *humeur* de rencontrer Peiresc, il a fait un énorme détour alors qu'une affaire urgente l'attend à Grenoble. Ne disposant que de quarante-huit heures (7-9 novembre), il fait un pèlerinage express à la Sainte Baume, à cheval, accompagné tout de même pas un homme de confiance de Peiresc. Il refuse de passer par Belgentier, où se trouvait Valavez, et néglige de se recueillir sur le tombeau de Marie-Madeleine, à Saint-Maximin tout proche, deux manquements à coup sûr inexcusables aux yeux de Peiresc.

Même le revirement du collectionneur et sa surprenante générosité ne trouveront pas grâce aux yeux de Peiresc. Face à son visiteur qui lui apporte les pièces antiques tant poursuivies, Peiresc garde ses distances, les lettres aux frères Dupuy le montrent.

- On observe là, en fait, tout ce qui oppose le chercheur et le collectionneur.

Peiresc, en homme de science, mesure poids et contenance des deux cuillers d'Autun puis déroule longuement ses réflexions sur la métrologie antique (le récit de cet exposé prend 17 pages de la lettre du 21 novembre à M. de Saint-Sauveur - Jacques Dupuy éditée par Tamizey de Larroque !).

En présence de son visiteur, il décape la cuiller « sans ornement » et met à jour un motif de frise intérieure ainsi qu'un dessin incrusté de poisson (ou de dauphin) sur fond de vagues.

Face à tant de science, Montaigu est ébahi.

Dans le récit qu'en donne Peiresc, on peut presque imaginer le gentilhomme collectionneur battre des mains comme un enfant devant un tour de magie. Subjugué, il ne rêve plus que d'abandonner tout son trésor à son hôte (*qui représente une valeur de plus de cinquante pistoles pesant*, précise Peiresc à Ménestrier).

Peiresc refuse catégoriquement ce cadeau. Il acceptera in fine, à contrecœur, les deux cuillers de Montaigu, tout en notant qu'elles ne présentent plus guère d'intérêt à ses yeux depuis que les mesures comparatives ont été effectuées et qu'il dispose des dessins.

Cette générosité a d'ailleurs un prix : Montaigu exige que Peiresc rapporte immédiatement par écrit à tous les protagonistes importants de cette aventure du trésor d'Autun (les Dupuy, Thou, Aubery, etc.) l'ensemble de ses observations et des digressions scientifiques sur la métrologie antique. Pour le Bourguignon, c'est la consécration, la célébrité et la caution scientifique de Peiresc oignant désormais sa collection.

Peiresc s'exécute, mais la comédie continue : il double ses envois officiels, remis en main propre à Montaigu, de lettres d'excuses envoyées par courrier direct pour expliquer en sous-main dans quelles conditions il a dû les écrire ; il supplie ses correspondants de garder sous le boisseau cette publicité intempestive, *extorquée* à sa trop grande obligeance.

XXXXXXXX

L'aventure du trésor d'Autun, centrée pour Peiresc sur la quête des cuillers d'argent, s'achève ainsi en triomphe. Une formule à Ménestrier le résume : *cette poursuite, qui a si heureusement réussi*. Quelques lettres seront pourtant encore échangées en 1635 entre les protagonistes et même avec Rubens, l'insatiable curiosité de Peiresc triomphant in fine de tous ses scrupules.

Mais examinons maintenant pas à pas la façon dont Peiresc mena cette poursuite victorieuse.



Ces cuillers sont extraites des manuscrits suivants :

- Ms Dupuy 667 ; - Ms 9532 ; - Recueil de Saint-Victor (Réserve AA-54-Fol
- Recueil de Saint-Victor (Réserve AA-54-Fol ; - Ms 9532 ; - Ms Dupuy 667

II – La sarabande des cuillers,
ou
comment mener une enquête archéologique
sans sortir de chez soi.

« L'affaire des cuillers d'Autun », qui tint Peiresc en haleine durant plus de deux ans, met en jeu trois cuillers antiques en argent : celle que Rubens a achetée à Paris en 1625 à un antiquaire qui l'a lui-même achetée à Avignon (cuiller avec Mercure) et les deux détenues par M. de Montaigu (la cuiller avec Mercure et la cuiller sans décor). Toutes trois ont servi de modèles à plusieurs dessins qui permettent à Peiresc de travailler à distance sur des objets qu'il n'a pas sous les yeux.

Grâce à ces dessins ainsi qu'aux questions et commentaires qu'ils suscitent, nous sommes capables à notre tour de suivre pas à pas l'enquête méthodique menée par Peiresc.

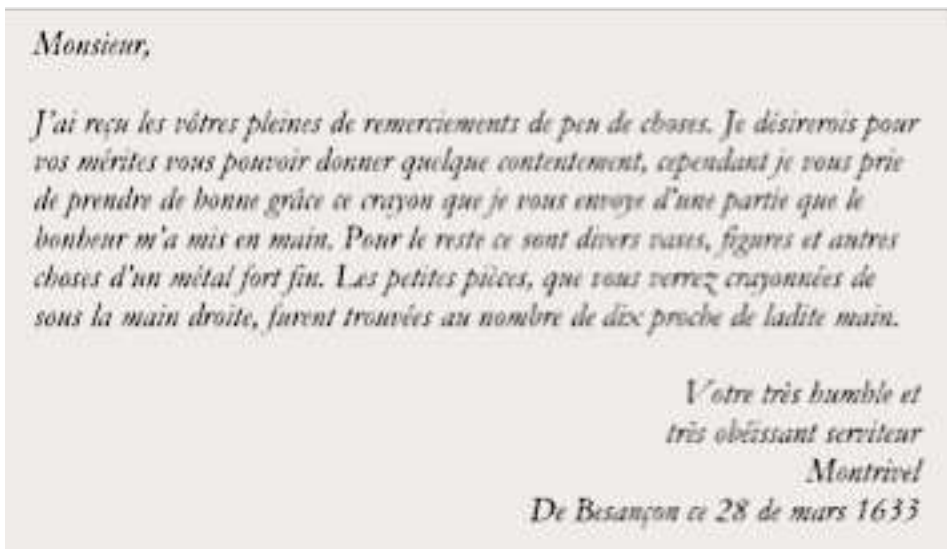
Elle est fascinante d'un double point de vue :

- l'énergie immense, voire obsessionnelle, déployée par Peiresc dans cette quête ;
- le caractère méthodique de sa démarche qui préfigure les exigences de la science archéologique moderne.

La phase exploratoire : l'enquête auprès des collectionneurs bourguignons

Le recueil 9530 contient divers envois de Montrivel, notable et collectionneur de Besançon : quatre lettres adressées à Peiresc et de nombreux dessins, notamment de statues, remarquables de qualité et de de précision. Ces courriers permettent de reconstituer la première étape de l'enquête archéologique : le repérage du terrain.

L'extrait ci-dessous illustre trois aspects de la « méthode Peiresc ».



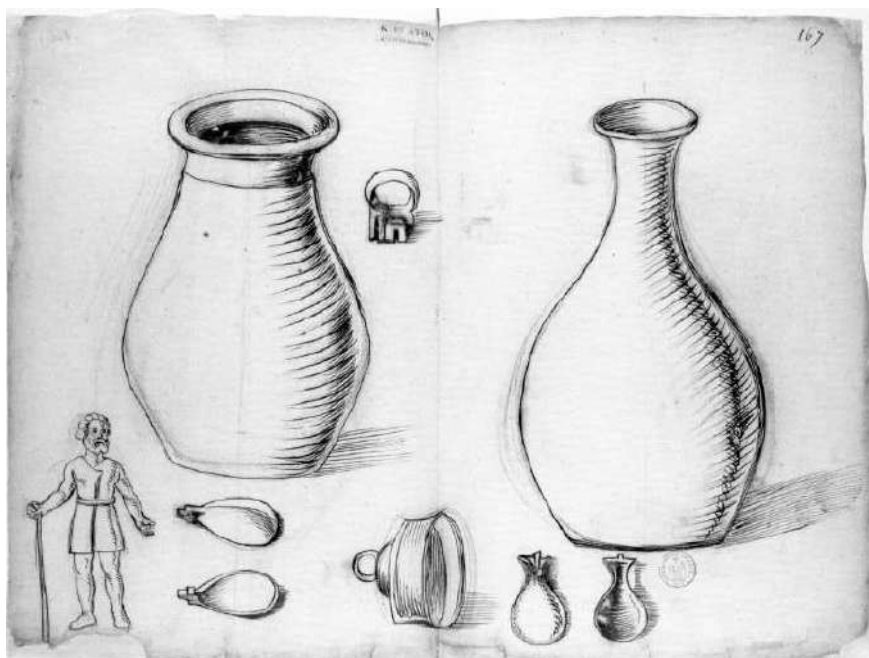
1°- Cette lettre date du 28 mars, six jours avant les révélations de Venot. Peiresc, sans connaître encore le nom du détenteur des cuillers d'argent, s'est déjà mis en chasse. En s'adressant à Montrivel, notable bourguignon, relation de Ménestrier et amateur d'art antique, il lance ses filets et ratisse large. Il recueille le maximum d'informations sur les objets antiques de la région ainsi que sur tout collectionneur susceptible de posséder *de belles curiosités*. Il explore à distance « son terrain d'étude ».

2°- Cet extrait, à l'image des quatre lettres, montre le souci du collectionneur bisontin de satisfaire les (nombreuses) demandes de Peiresc : dimensions des objets, de matières, des localisations...

3°- Aucune de ces lettres ne parle de cuillers d'argent. Peiresc l'avait bien dit à Guillemin : il ne faut *pas éventer la chasse, de peur que nous n'émouvions le lièvre pour quelque autre*. Des consignes de discrétion similaires avaient été données et même répétées à Thou, Peiresc s'impose la même règle. Et, bien qu'il recherche des cuillers, il ne se prive pas de recueillir toute information pertinente sur les objets antiques qu'on lui signale, même sur les statues alors qu'il sait que le trésor d'Autun n'en contenait pas.

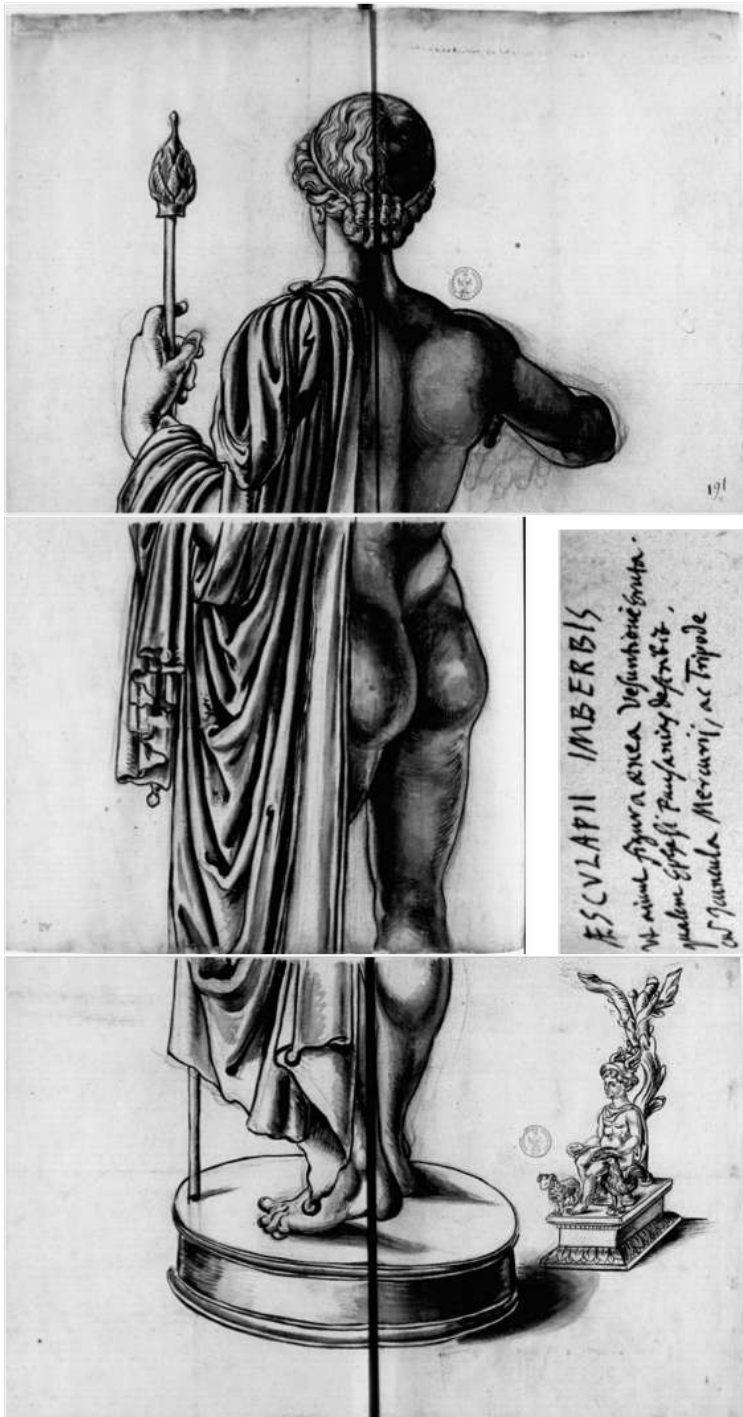
Nous voyons ainsi comment Peiresc travaille à distance : grâce à ses relations et par des questionnements exigeants, il reçoit à Aix les dessins et les explications qui lui permettent de commencer ses investigations avec rigueur et discrétion.

Arrêtons-nous sur quelques dessins de la collection Montrivel, assortis d'extraits de lettres, qui illustrent agréablement ces échanges de travail entre Aix et la Bourgogne.

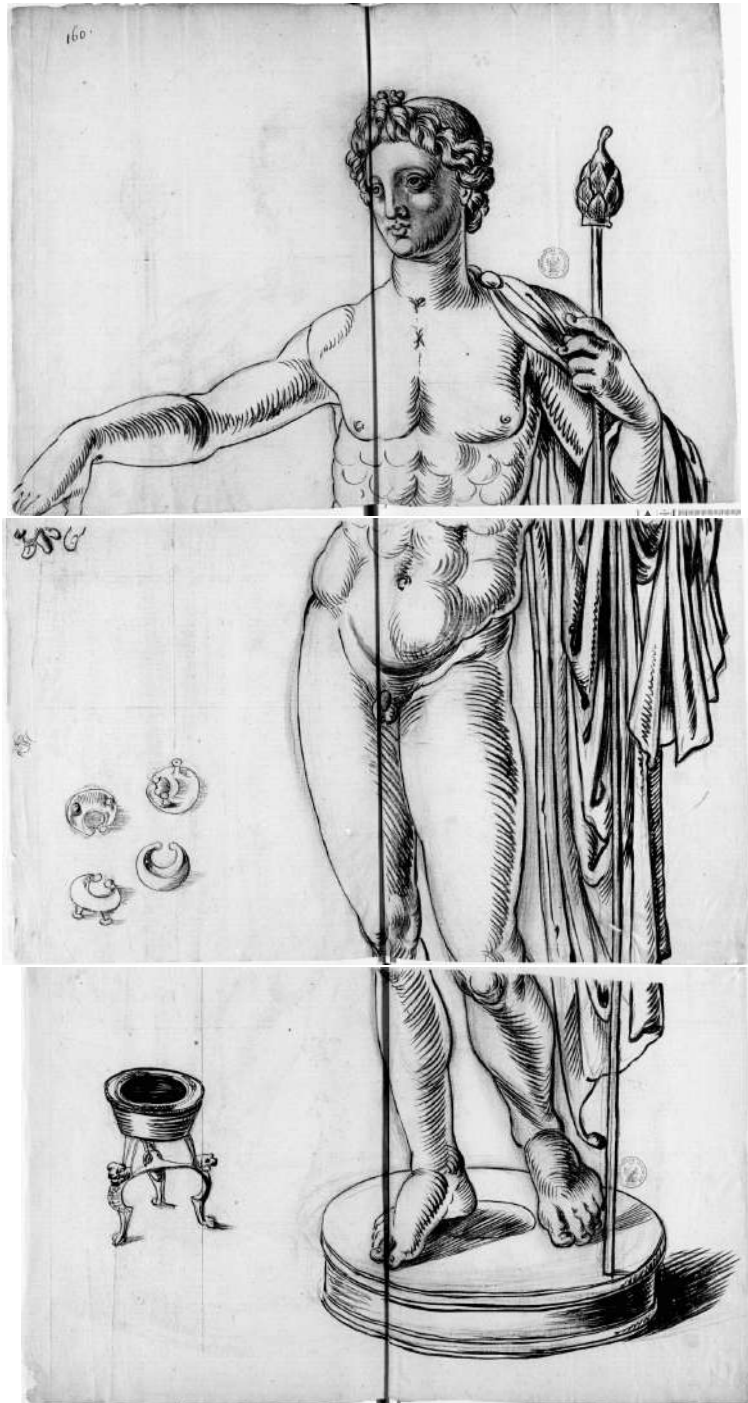


« Pour le reste, ce sont divers vases, figures et autres choses d'un métal fort fin. »

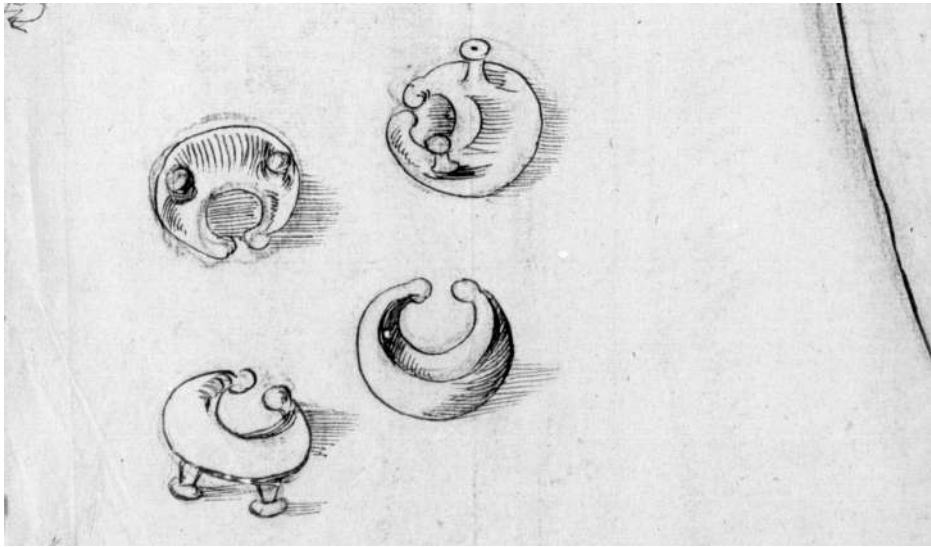
Extrait de la lettre ci-dessus du 28 mars 1633



Esculape imberbe de dos :
 dessin sur 3 feuilles pour représenter la statue *en sa vraie grandeur*

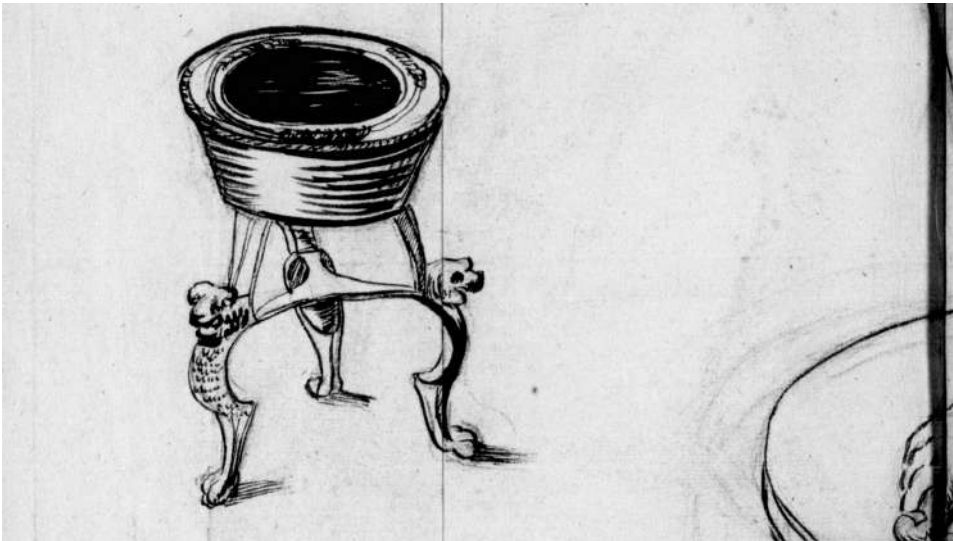


Esculape imberbe de face (détails agrandis ci-après)



*Une pièce d'un croissant en original de plusieurs semblables qui furent
trouvées proches de la main droite de la grande statue*

De Besançon ce 8 juin de 1633



Tripode

La lettre de Montrivel ci-dessous, qui porte sur la petite statue de Mercure, dessinée sur la 3eme feuille de l'Esculape Imberbe vu de dos, permet de reconstituer les demandes adressées par Peiresc sur la localisation précise de chacun des objets lors de leur découverte. Ces questions sont notamment liées au souci d'établir l'authenticité et la datation des vestiges.



Pour satisfaire à ce que désirez savoir selon le contenu des vôtres du 9 octobre je vous dirai que, lorsque le Mercure fut trouvé, toutes les pièces étaient séparées de la distance de deux pouces. La découverte fut d'un coup de pèche donné sur le dos du mouton dont la marque y est demeurée. Cela donna sujet à chercher doucement s'il y avoit quelque chose davantage et, en la largeur d'environ un pied, se trouvèrent toutes les pièces sans que la base fut trouvée.

De Besançon ce 9 novembre 1633

L'authenticité et la datation : à la recherche de la petite marque jaune

Dès la lettre d'avril 1633 à Thou, on devine que les faussaires sont actifs à Autun comme à Avignon. Pour que l'objet antique nous informe sur l'Antiquité, il faut qu'il soit authentique. S'il existe deux cuillers aussi semblables, la probabilité que l'une au moins soit une copie est forte. Dès lors, il conviendra de chercher les indices révélateurs d'une contrefaçon.

Cette démarche est particulièrement difficile lorsque l'on ne dispose d'aucune des deux pièces. Mais Peiresc ne renonce pas. La cuiller de Rubens possède, on l'a vu, une sorte de clou doré enchâssé dans l'argent qui pourrait être un élément d'authentification. L'enquête visera à savoir si la cuiller de Montaigne possède une telle inclusion.

Pour s'assurer que les correspondants comprennent et s'exécutent, ce clou d'or est rendu visible sur les dessins. Ainsi Peiresc avait-il pris soin de *colorir* un losange jaune sur le siège de Mercure dans son *griffonnement* pour Thou.

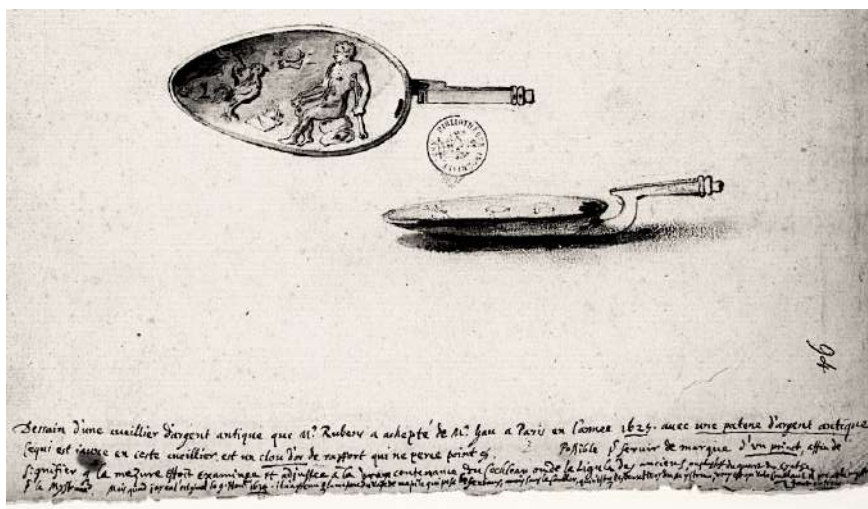
Les dessins nous permettent de partir à la recherche de la petite marque jaune, même si l'entreprise s'avère ardue avec des documents de 400 ans d'âge et sur des versions numérisées. Arrêtons-nous sur deux des dessins.

Le premier (ms 9530) est annoté *Cuiller antique chez M. de Peiresc* et comporte la marque jaune, mais nous ne pouvons guère en dire plus.



ms 9532 cuiller avec marque jaune

Le second (ms 9532), sans couleur jaune, est assorti d'un long commentaire manuscrit de Peiresc, dont la première partie est reproduite ci-dessous.



ms 9530 cuiller sans marque jaune, mais avec ce commentaire :

Dessin d'une cuiller d'argent antique que M. Rubens a achetée à M. Gau à Paris en l'année 1625, avec une patène d'argent antique. Ce qui est jaune en cette cuiller est un clou d'or de rapport qui ne perce point. Possible de servir de marque d'un point afin de signifier que la mesure était examinée et ajustée à la vraie contenance...

Nous reviendrons plus tard sur la mention de « la vraie contenance » et la question des poids et mesures. À ce stade, quatre remarques :

1°- Ce second dessin pourrait bien être le dessin original de la cuiller de Rubens, exécuté par le peintre lui-même.

2°- Bizarrement, on ne voit pas de marque jaune alors que le commentaire manuscrit de Peiresc dit le contraire. Est-ce à cause de la numérisation ? Ou parce que le jaune n'est plus visible sur l'original ?

3°- Peiresc possédait ce dessin en avril 1633 puisqu'il l'a copié pour Thou, mais le commentaire date de novembre 1634 (visite de Montaigu) : ce dessin est pour Peiresc une archive de référence, un document de travail quotidien, pas seulement le beau dessin d'un artiste réputé.

4°- Bien que la question de l'authenticité, et celle de la datation qui va de pair, aient animé toute la recherche de Peiresc, l'enquête ne fut pas concluante.

Lorsque Peiresc eut la cuiller de Montaignu entre les mains, le doute subsista : cette cuiller possède une marque dorée, mais il ne s'agit pas d'un clou d'or car elle s'efface d'un simple coup d'ongle : *la marque d'or de sa grande cuiller était si gâtée que la pièce en était quasi toute emportée, et en paraissait fort peu, (Montaignu) disant que ce fut le bon père Sirmond qui le fit sans y penser en y portant son ongle pour éprouver si c'était dorure ou marquerie.* (lettre à M. de St Sauveur du 7 novembre 1634).

Pourtant, si Peiresc ne put garantir l'authenticité des cuillers (et celle-ci fait encore débat chez les spécialistes du XXe siècle), son questionnement est celui d'un archéologue lorsqu'il s'emploie à dater les vestiges. Plusieurs éléments sont mis à contribution.

On a vu l'importance qu'il attache aux pièces trouvées à proximité. Ainsi, dans les instructions données à Thou au début de l'enquête, il écrivait : *Il ne faut pas négliger tout ce qui fut trouvé conjointement, sans oublier de marquer s'il y avait aucunes médailles, pour communes et chétives qu'elles pussent être, soit de l'Empire ou d'au paravant, en quelque métal que ce fut, pourvu qu'on reconnaisse les images des Princes ou les noms et inscriptions qui pouvaient faire juger du siècle où elles étaient en usage et où elles pouvaient avoir eu cours, afin d'en conjecturer le temps où ces cuillers, ou bracelets, ou autres bagues pouvaient avoir été mises ou cachées en terre.*

On comprend la difficulté de reconstituer à distance et plusieurs années après la mise à jour des antiquités les conditions de la découverte et la disposition des objets dans le sol. Mais Peiresc est attaché à ces données dont il mesure l'importance. Par son obstination et son insistance, il finit par obtenir de ses correspondants les mieux disposés ces précieux renseignements. Les lettres de Montrivel l'ont abondamment établi.

Autre élément de datation utilisé par Peiresc : la graphie des inscriptions qui peut caractériser une période historique. Dans la très longue lettre de novembre 1634 à M. de Saint-Sauveur, il analyse la lettre A gravée à la base du manche de la cuiller au poisson : *elle n'est pas aiguë, mais émoussée par l'angle au-dessus du caractère, en la forme qui se pratiquait dans le Bas-Empire, de sorte que j'estime que la cuiller pourrait bien avoir été forgée du siècle des Empereurs Philippe et Gallien (milieu du IIIe siècle), dont il se trouva deux médailles d'or avec lesdites cuillers.*

Encore aujourd'hui, cette datation est crédible : Lorient (cf. bibliographie) estime que le trésor fut enfoui par les Autunois vers 260, lors de l'invasion des Alamans, ou en 270, lors du sac d'Autun par les auxiliaires bataves de Victorin.

L'importance de l'observation exacte : les discussions sur le Mercure

Dès le début de son enquête, Peiresc détient un dessin de la cuiller de Rubens, décorée d'un personnage assis.



Dessin de Rubens

En avril 1633, lorsqu'il entend parler par Venot d'une seconde cuiller similaire détenue par Montaignu, Peiresc, on l'a vu en partie I, adresse à Thou trois informations sur le motif décoratif :

- la description donnée par Venot : *une figure de Mercure assise, épargnée en bas-relief dans le creux de la cuiller, un coq, le pétase (chapeau antique) posé près du siège et autres appartenances.*

- un *griffonnement* de la cuiller de Rubens. Ce griffonnement est inversé par rapport au dessin de Rubens, mais l'imité en tous points, même les ombres. Ceci suggère un décalque sur le dessin original, technique garante d'exactitude.

- le motif tel que Peiresc l'observe sur le dessin de Rubens. À l'inverse des raccourcis de Venot, Peiresc décrit avec exactitude, souci d'objectivité et sens critique : *une figure assise de bas-relief comme d'un malade appuyé sur une crosse ou bien, à ce qu'il (Venot) croyait, d'un Mercure accompagné de son coq, son chevreau et d'autres appartenances, qui n'ont pas été assez bien décrites dans le dessin que j'ai eu pour les reconnaître suffisamment.*

En 1634, Peiresc reçoit de Venot un dessin de la cuiller au Mercure de Montaignu sur lequel il s'interroge : la représentation est-elle fidèle ? Les proportions sont-elles respectées ?



Dessin envoyé par Venot (Dupuy 667)

Peiresc s'inquiète notamment que l'artiste se soit laissé aller à sa fantaisie. Il analyse avec subtilité ce qu'un psychologue contemporain pourrait nommer le « risque interprétatif » :

Le dessin de votre peintre représente un Mercure dans le creux de cette grande cuiller avec son caducée fort apparent, et son pétase devant lui. (...) Mais une cuiller antique appartenant à M. Rubens a bien des figures fort pareilles, mais au lieu de caducée il semble que ce soit une crosse à soutenir un malade et le pétase semble tout autre chose que cela. Ce qui me fait craindre que le peintre ne se soit dispensé d'ajouter et suppléer de son jugement ce qu'il a cru être un caducée ou un pétase, sans qu'ils fussent assez apparents sur la pièce. (Lettre du 19/10/34, citée par Agnès Bresson)

En novembre 1634, Peiresc découvre enfin la cuiller de Montaignu, ci-dessous.



Dessin réalisé à Aix sous la supervision de Peiresc AA-54

La comparaison de ces deux dessins montre la justesse de ses appréhensions.

- Le dessin de Venot reflète la tradition de Mercure, jeune dieu alerte, tenant fermement un caducée ; les ailes du chapeau posé à ses pieds sont bien visibles. L'iconographie consacrée a écrasé les particularités de l'objet réel.

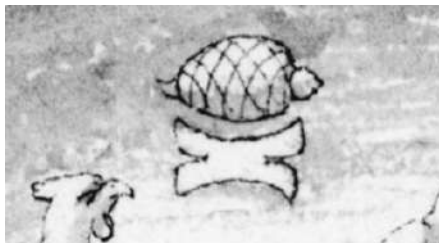
- À l'inverse, Peiresc s'intéresse à l'objet antique tel qu'il est, y compris ce qu'on distingue mal, ce qu'on ne sait pas interpréter, ce qui interroge. Le dessin n'est utile que s'il restitue toutes les imprécisions et bizarreries du motif afin de susciter la recherche.

Ainsi, la lettre à Ménestrier caractérise exactement le motif : *une figure assise d'assez bonne main, toute nue, qui tient une bourse à la dextre et s'appuie de la sénestre sur le caducée comme sur une crosse ou une potence de malade, le pétasse étant par terre à ses pieds et y ayant encore un coq et un bouc devant lui. Comme si Mercure avait affecté de se déguiser et de jouer le rôle d'un homme malade et comme stropié.*

Cette analyse révèle l'acuité de l'œil de Peiresc et la modernité de ses exigences en matière de reproduction. La fidélité est nécessaire pour que le dessin joue son rôle de conservateur et de transmetteur d'informations, il doit pouvoir se substituer à l'objet étudié lorsque celui-ci n'est pas disponible.

Un mystère cependant. Pourquoi Peiresc ne commente-t-il pas le motif figurant en haut, au centre (reproduit ci-dessous à gauche) ? Pourquoi Rubens suggère-t-il une bourse, comme il l'écrit à Peiresc : *je ne puis encore m'imaginer ce que peut être l'objet rond et réticulé, bien que quelqu'un d'assez spirituel vent que ce soit l'argent du pasteur ramassé par la vente de ses chèvres et de ses poulets (...). Les cordons des deux côtés devaient servir à la resserrer ou à la fermer et il voulait voir dans la rotondité de la bourse qu'elle était pleine.*

Il nous semble pourtant clair qu'il s'agit d'une tortue, animal associé au dieu Mercure qui, tout enfant, fabriqua une lyre avec sa carapace. Cette association était d'ailleurs mentionnée dans les échanges entre Montrivel et Peiresc à propos de la petite statue de Mercure (détail ci-dessous à droite).



L'art de faire parler les objets : l'apparition du monstre marin

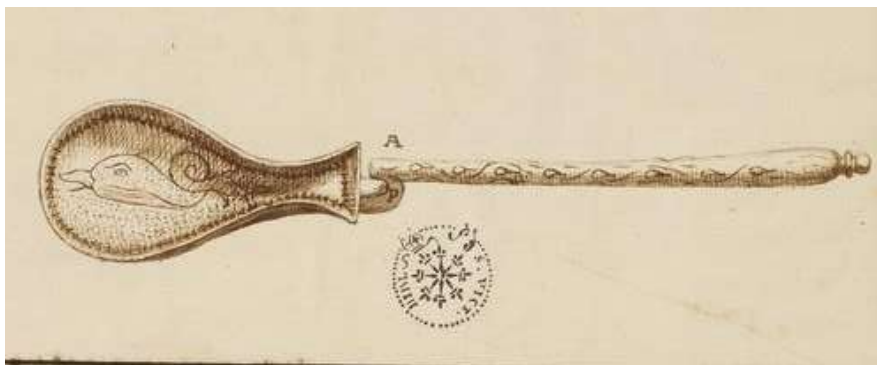
Le dessin de cette cuiller envoyé par Venot avant la visite de Montaignu ne comporte pas de motif, seulement des points.



Dessin de Venot (Dupuy 667)

Ce dessin est à comparer avec le suivant, réalisé à Aix lorsque M. de Montaignu apporta la cuiller et que Peiresc la décapa devant lui.

Peiresc décrivit ainsi l'opération aux Dupuis : *Elle était couverte d'une rouille épaisse quasi comme un teston [une pièce de monnaie] laquelle nous fimes ôter si proprement qu'il ne s'y est rien altéré de l'ouvrage d'émail noir qui y était caché...*



Dessin réalisé à Aix (AA-54)

Et Peiresc poursuit :

La découverte n'apporta pas moins de plaisir que d'étonnement au sieur Montaignu, qui se trouva bien surpris quand il vit paraître une fausse bordure interne en forme de chapelet, mais composée de petits triangles assemblés d'ouvrage de rapport ou de marqueterie d'émail noir que les orfèvres appellent du Nel. Et encore plus quand, le poursuivant, il vit dans le fond l'image d'un gros poisson à tête de dauphin avec sa queue entortillée nageant dans la mer, le tout de même ouvrage d'émail noir de rapport, qui ressort et paraît fort bien dans cette coquille d'argent. (lettre aux Dupuy, novembre 1634)

Dans la lettre à Ménestrier Peiresc, qui possède désormais la cuiller, la décrit ainsi : *L'autre cuiller est enrichie d'ouvrage d'émail noir (que les orfèvres appellent du nel) et n'y a que l'image d'un monstre marin, mais j'y trouve de si belles choses à dire que de long temps il ne me tomba rien en main qui ait donné plus d'exercice à ma curiosité.*

Trois remarques :

- cette cuiller comporte bien du nielle, mais le terme émail noir est impropre, comme nous l'apprend Wikipédia : *le niellage est la technique d'orfèvrerie qui consiste à appliquer le nielle (ou niello, du latin nigellus : noirci), un sulfure métallique de couleur noire employé comme matière de remplissage dans la marqueterie de métaux. Le métal gravé est rempli avec cet alliage fondu le long des traits produits par la gravure au burin, ensuite la surface niellée est polie pour éliminer le dépassement de métal ajouté. Cette technique d'orfèvrerie est à distinguer des émaux ou du damasquinage.*

- la bordure intérieure n'est pas un élément décoratif, elle marque d'après Peiresc une limite intermédiaire de contenance de la cuiller : en fait c'est la limite d'une « demi-dose ».

- loin de l'enthousiasme naïf du collectionneur, Peiresc annonce à Ménestrier à quel point cette cuiller a stimulé l'exercice de (sa) curiosité. Il s'agit de la curiosité du chercheur, celle du scientifique.

L'exercice de la curiosité : la grande aventure des poids et mesures

Quelles sont les *si belles choses* qui stimulèrent la curiosité de Peiresc à propos de cette cuiller ?

Non pas le motif décoratif du poisson – dauphin – monstre marin, sur lequel il s'arrête peu, mais la question de la contenance de la cuiller et sa place dans le système antique de poids et mesures.

Cette grande curiosité métrologique débuta trois ans plus tôt, lors du « confinement » à Belgentier. Gassendi, dans la Vita, raconte comment il reçut à cette époque deux coupes antiques découvertes à Vallauris qu'il mesura et compara, puis divers récipients que ses pourvoyeurs attirés lui adressèrent : Samuel Petit de Nîmes ; Aléandre d'Italie, etc.

Peiresc élaborait alors une théorie générale : tous les vases précieux antiques ont une contenance et un poids prédéterminés qui correspondent aux unités du système romain de poids et mesures. La comparaison entre les diverses contenances, ainsi qu'entre le poids et la contenance de chaque récipient, fait apparaître des relations de proportionnalité.

Afin d'élargir ses observations, Peiresc mobilisa « son réseau » et le résultat est remarquable : Guillemain s'installa de nombreux mois à Paris pour mesurer les vases précieux de Saint-Denis et des principaux cabinets parisiens ; Gaffarel, séjournant à Venise, dû faire de même avec les vases précieux du Trésor de Saint-Marc, ce qui nécessita un décret spécial du Parlement vénitien ; Naudé mesura ceux de Ravenne, Suarez le grand vase de Gênes et Ménestrier se chargea des vases romains. (Cf. Gassendi, Vita)

Pourquoi cette focalisation de Peiresc sur les cuillers, parmi les riches antiquités d'Autun ?

Une information sur le système romain de mesure permet de mieux la comprendre : la « cuiller » (ligula en latin) est une unité de volume des liquides (mitigula). Elle équivaut à 1/48 setier (sextarius - environ 54 cl) , lui-même 1/6 du conge (congius - environ 3 litres), ou 1/48 d'amphore (amphora ou quadrantal).

Les cuillers d'Autun sont pour Peiresc l'occasion de pratiquer de nouvelles mesures et d'établir leur place dans le système antique. Reprenons le récit de Gassendi, plus digeste que les lettres de Peiresc :

Quand il eut mesuré les deux cuillers, surtout celle qui était la plus intacte, on ne peut dire comme il exulta, surtout lorsqu'il constata qu'elle pesait deux onces d'argent, ce que pèse le sixième de l'antique pile, et qu'elle contenait exactement deux drachmes d'huile, soit la sixième partie d'un cyathus (« coupette »- 1/12 setier). Il adressa alors une lettre aux Dupuy, très abondante et bourrée d'une inépuisable érudition...

Sans rentrer plus avant dans ces analyses métrologiques, on peut comprendre l'intérêt très vif de Peiresc pour ces unités de mesure dont les étalons étaient conservés au Capitole afin de garantir l'uniformité d'un système qui s'imposa dans toute la Méditerranée au fil des conquêtes de Rome.

Par-delà les frontières : le triomphe de l'intérêt scientifique (et de l'amitié)

La lettre à Thou évoquait la comparaison que Peiresc aurait souhaité faire avec la cuiller de son ami Rubens, si, dit-il : *les brouillonneries de l'État présent ne m'obligeaient à une cessation absolue de tout commerce avec lui.*

Le 24 novembre 1634, Peiresc n'y tient plus. Il surmonte ses scrupules politico-diplomatiques et écrit à Rubens, sous couvert du beau-frère de celui-ci qui fut commerçant à Marseille. Nous n'avons pas la lettre de Peiresc à Rubens, mais nous possédons deux lettres passionnantes sur le sujet.

1°- La lettre adressée aux Dupuy le 26/12/34 dans laquelle Peiresc tente de justifier sa démarche qu'il sait politiquement critiquable.

J'ai trouvé moyen de me sevrer de quelque autre occupation pour un petit devoir, dont j'étais en arrérage de si long temps envers Mr Rubens à qui je me suis enfin hasardé d'écrire, à cette heure que les plus grosses occasions de jalousie semblent devoir cesser, pour lui demander une relation exacte de sa cuiller.

Ces « occasions de jalousie », comme dit joliment Peiresc, résument en fait deux crises historiques majeures de la première moitié du XVIIe siècle.

- la guerre de Trente Ans (1618 – 1648) qui vit s'affronter les nations européennes : Rubens qui sert la monarchie espagnole est un ennemi de la France.

- la lutte pour le pouvoir en France entre le parti du Roi (Louis XIII et Richelieu) et le parti des dévots (Marie de Médicis et Gaston d'Orléans) : Peiresc est fidèle au premier alors que Rubens est impliqué dans la fuite et la protection de la reine mère, qui finira ses jours chez lui, à Anvers.

2°- La réponse de Rubens du 18 décembre 1634

Cette lettre majeure mérite d'être lue in extenso (cf. lien dans la bibliographie), mais nous n'en évoquerons que quelques points. Dans un style simple et direct, Rubens renoue le fil de leur amitié en déroulant ce qu'il nomme *le récit de ma vie depuis la suspension de notre correspondance.*

Il évoque ainsi :

- ses succès d'agent secret : *mes commissions et voyages d'Espagne et d'Angleterre ont réussi de la manière la plus heureuse ; j'y ai traité les affaires les plus graves à l'entière satisfaction de mes commettants et même de la partie contractante. Et afin que vous sachiez le tout, on a confié depuis, à moi seul, toutes les négociations secrètes de France touchant la fuite de la Reine-Mère et du duc d'Orléans hors du royaume de France et la permission qui leur a été donnée de chercher un asile ici. De sorte que je pourrais fournir beaucoup de matériaux à un historien et lui dire sur cet événement la vraie vérité, qui est bien différente de celle qui a généralement cours.*

- son plaisir, peut-être pas totalement sincère, d'avoir pu *couper ce nœud d'or de l'ambition pour recouvrer ma liberté.*

- ses activités dans l'organisation des fêtes d'Anvers en l'honneur du Prince Ferdinand qui occupent tout son temps et l'oblige à écrire la nuit.

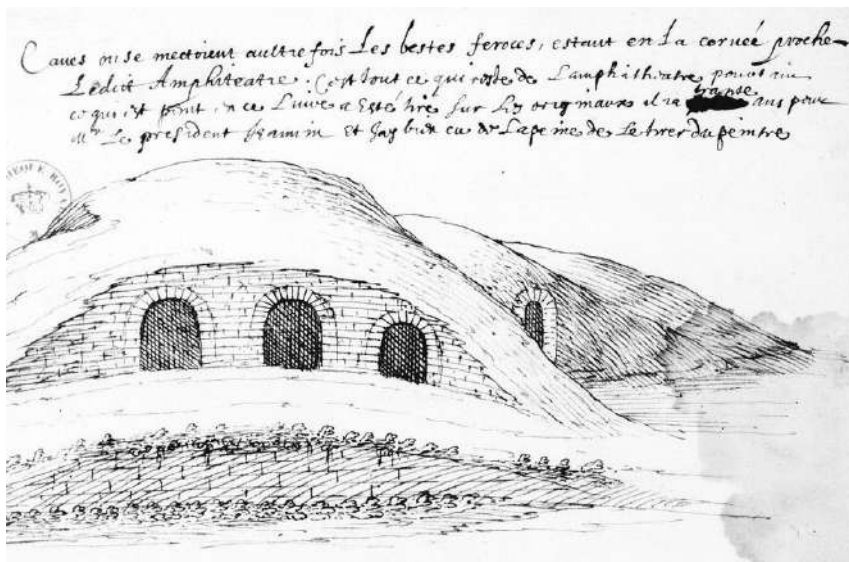
- son choix d'épouser une bourgeoise de seize ans plutôt qu'une dame de la cour, craignant *de me heurter à l'orgueil, ce vice inhérent à la noblesse, surtout parmi les femmes.* Les multiples tableaux d'Hélène Fourment confirment le plaisir que prit Rubens au fil des ans à peindre cette jeune épouse.

- son goût intact pour les objets antiques : *Dans mes voyages, je n'ai jamais négligé d'observer et d'étudier les antiquités exposées au public ou appartenant à des personnes privées, je n'ai jamais laissé non plus d'acquérir à prix d'argent des objets de curiosité (...) de sorte que je possède encore un cabinet de choses aussi belles que curieuses: nous en parlerons un jour à tête reposée.*

Quant au sujet qui intéresse Peiresc au premier chef, Rubens répond : *je possède encore ma cuillère ou écuelle antique; le manche en est si léger et elle est si commode qu'elle a pu servir à ma femme pendant ses couches sans avoir souffert de cet usage. La cuillère est pointue comme celle dont vous m'avez communiqué le dessin, mais il n'y a pas d'or, à l'exception du rivet qui semble être massif plutôt que doré.*

S'en suit une analyse du motif, dans laquelle Rubens semble se ranger à l'interprétation de Peiresc. En revanche, il n'effectue pas les analyses de contenance faute de temps, et les courriers des années suivantes montrent que ce mesurage fut sans cesse différé. On peut facilement imaginer la frustration de l'Aixois.

III - À la poursuite des dessins d'antiquités autunoises : le petit carnet de Venot et autres dessins de Peiresc



Cave où se mettaient autrefois les bêtes féroces, étant en la corvée proche ledit amphithéâtre. C'est tout ce qui reste de l'amphithéâtre. Ce qui est peint en ce livre a été tiré sur les originaux d'il y a trente ans pour M. le Président Jeannin et j'ai eu bien de la peine à les tirer du peintre.

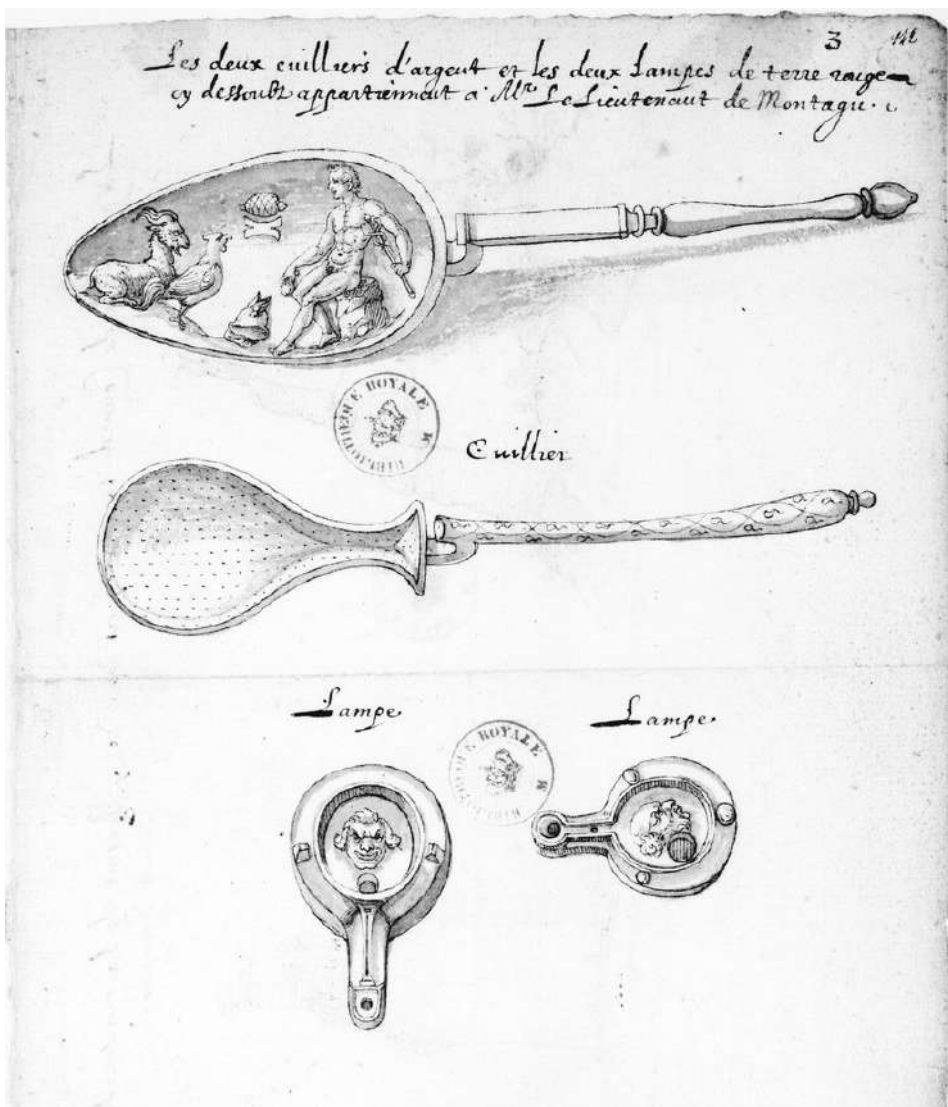
Ce dessin est tiré du petit carnet d'une trentaine de pages que Venot fit réaliser à la demande de Peiresc. Le carnet, conservé au sein du fonds Dupuy 667 à la BnF, entremêle reproductions de bâtiments anciens et d'objets antiques.

Les conditions de réalisation des relevés de bâtiments sont explicitées par l'annotation, certainement de la main de Venot : *Ce qui est peint en ce livre a été tiré sur les originaux d'il y a trente ans pour M. le Président Jeannin et j'ai eu bien de la peine à les tirer du peintre.* Les relevés originaux ont donc été réalisés aux alentours de 1603, époque où l'Autunois Pierre Jeannin, illustre conseiller des rois et artisan de l'Édit de Nantes, était président à mortier au Parlement de Bourgogne.

Pour les reproductions d'objets antiques, on peut imaginer, en s'appuyant sur les annotations, que Venot les fit réaliser chez leurs possesseurs autunois. L'entreprise nécessita de sa part détermination et diplomatie, car tous les collectionneurs n'étaient pas aussi empressés que Montrivel.

Voici 5 des 25 pages de ce carnet, avec les indications données par la BnF sur leur contenu.

Deux cuilliers d'argent et deux lampes de terre rouge, appartenant à M. le lieutenant de Montagu
dessins à la plume, relevés de vert clair



Bague d'or appartenant à Madame l'abbesse de Saint-Andoche ;
 bague d'or appartenant à M. le lieutenant de Montagu ;
 statue représentée et taillée sur une agatte appartenant à ladite dame [abbesse] ;
 trophée de bronze appartenant à Mr l'advocat du Roy Mugnier :
 dessins à la plume, relevés de vert clair.

Bague d'or appartenant à Madame
 l'Abbesse de saint Andoche



Statue représentée et taillée sur une agatte appartenant à ladite dame



Bague dor appartenant à Monsieur
 le Lieutenant De Montagu.

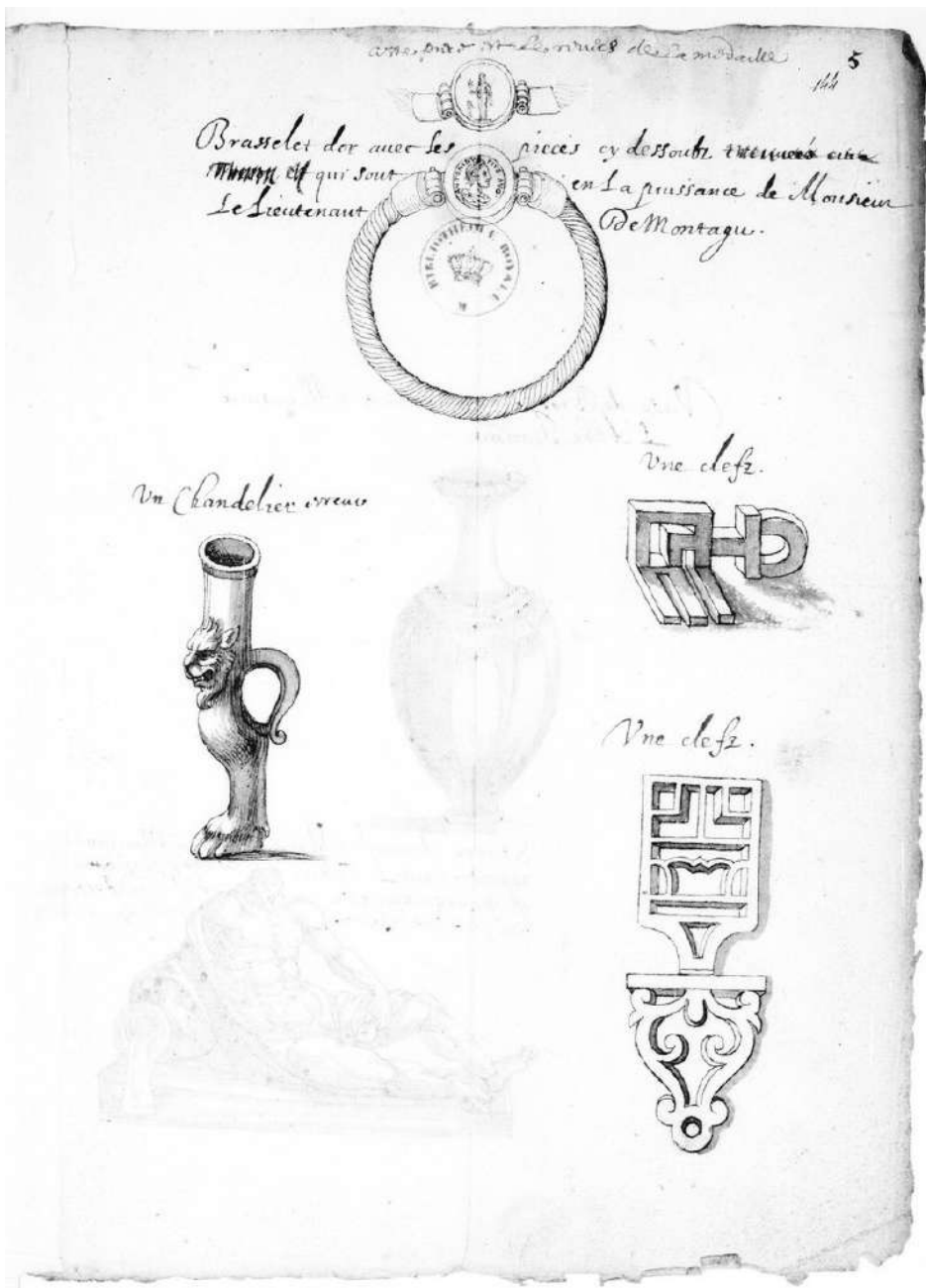


Trophée de Bronze, appartenant à
 M^r l'advocat du Roy Mugnier



Autun

Braslet d'or avec les pièces cy-dessous (chandelier et clefs), qui sont en la puissance de M. le lieutenant de Montagu : dessins à la plume relevés de vert clair



Vase de bronze appartenant à M. l'abbé Jeannin et statue de marbre blanc
représentant le Tybre, estant à Montjen, . (144 v^o)

Vase de Bronze appartenant à Monsieur
l'Abbé Jeannin.



Statue de marbre blanc estant à Montjeu
representant Le Tybre. ^{à Troy plus est}
^{de Troy plus est}
qui fut des Troyens ^{de Troy plus est}
^{de Troy plus est}



Le portail de Saint-André : dessin à la plume (152)



Le lecteur est invité à feuilleter les 25 pages du carnet directement dans le recueil de la BnF. Celui-ci permet d'avoir un bel aperçu des vestiges antiques et de l'état des bâtiments au tout début du XVIIe siècle. Il lui permet également de partir, sur les traces de Peiresc, à la recherche des objets du trésor découvert à Autun en 1614.

Afin d'achever cette course au trésor parmi les dessins possédés par Peiresc, attardons-nous sur trois dernières planches.

La première, issue du recueil de Saint-Victor (Réserve AA-54-Fol), représente d'après l'annotation *des accessoires féminins*, bijoux et objets de toilette, faisant partie des pièces du trésor découvert à d'Autun en 1614, alors que Montaigu était maire (Vertgobret) de la ville.

Ces objets ont été dessinés à Aix en novembre 1634, lors de la visite de Montaigu à l'hôtel de Callas. Peiresc n'a pas accepté le don de ces pièces, on s'en souvient, mais il a pris le temps d'en faire réaliser une reproduction.

Cette planche est à rapprocher de celle des cuillers dessinées à Aix, issues du même recueil. Elle est caractéristique des exigences de Peiresc et contraste avec les approximations du carnet Venot. Tout y est rigoureux, clair, explicite, conforme au modèle, sauf peut-être l'échelle qui est une difficulté récurrente (cf. sur ce sujet l'article d'A Bresson).

Ces dessins sont pour Peiresc un instrument de travail qui permet la communication avec d'autres érudits et la conservation des informations pour d'éventuelles comparaisons ultérieures, l'équivalent de photos pour un scientifique contemporain.

Les deux planches suivantes (Dupuy 667 et ms 9530 -2^e partie) sont plus mystérieuses. Comme elles ne font pas partie d'un ensemble homogène, le contexte ne nous guide pas. Au lecteur attentif de se faire son idée.

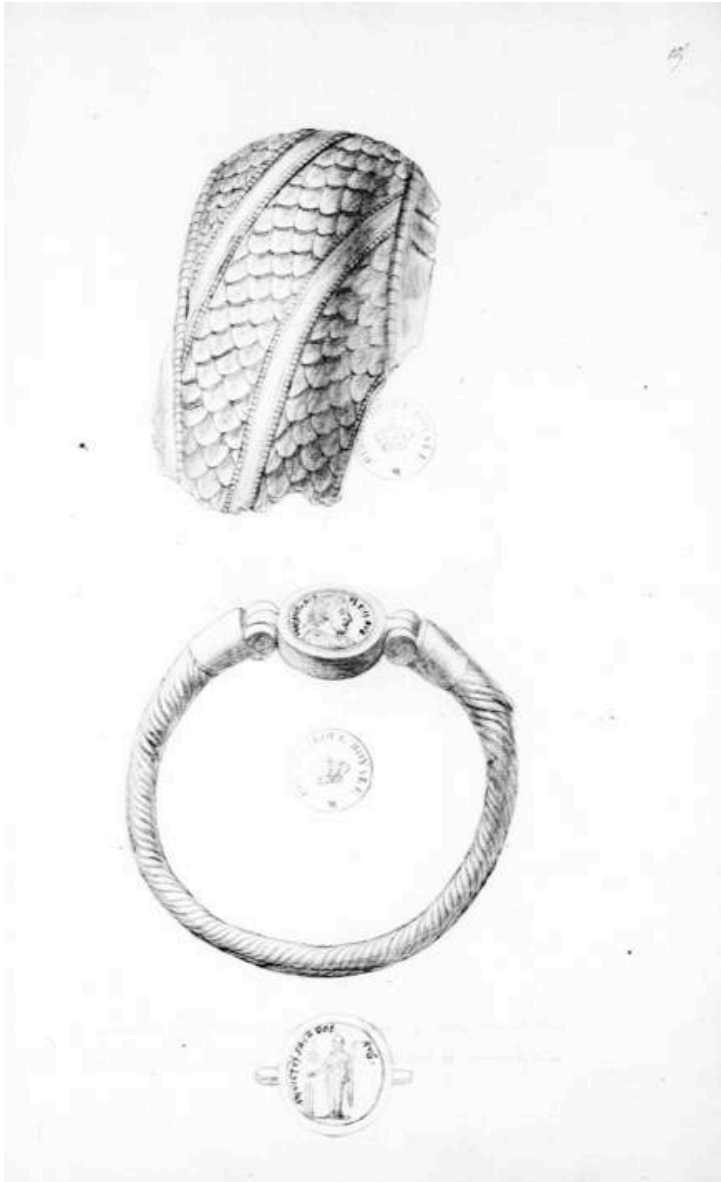
Notons que la troisième contient « un intrus ». Nous avons proposé une piste pour expliquer cette date de 1676 : Louis Thomassin de Mazaugues (1647-1712), petit neveu par alliance de Peiresc s'employa à rassembler les documents dispersés après le décès de l'érudit aixois

Mais un ami de Peiresc spécialiste de l'histoire de ses manuscrits nous a fait part d'une proposition d'attribution beaucoup plus solide, reproduite au regard de la planche concernée, pour laquelle nous le remercions chaleureusement.



Recueil de Saint-Victor (Réserve AA-54-Fol)

MUNDUS MULIEBRIS
Accessoires féminins d'Autun
extraits sous le Vergobret de Montaignu 1614
copie en a été faite à Aix au mois de novembre 1634



Dupuy 667

Recueil de dissertations et de notes relatives à la numismatique,
à la glyptique et l'épigraphie antiques.



Ms 9530 -2^e partie : recueil de dessins et notices d'objets antiques.

Annotation en haut de page :

Le 13 janvier 1676, les crayons me sont été envoyés d'Avignon
 par Monsieur J. Joseph XXX mon cousin

Solution d'un mystère,
l'analyse de Bruno Marty :

Je ne pense pas que ce feuillet ait été ajouté par Thomassin de Mazaugues, car ce recueil ne lui appartient jamais (on connaît très bien la liste des registres qu'il possédait).

Il fut par contre la propriété d'Honoré Sibon (1625-1686) – qui possédait 10 registres de Peiresc - la collection (les collections) aixoises de Sibon étaient très célèbres et furent décrites par Spon; ces registres passèrent ensuite, en 1688, par achat, [au très grand dépit de Thomassin de Mazaugues père] à Michel Bégon (1638-1710), dont les héritiers vendirent au roi une partie des collections en 1770, le tout aboutissant in fine à la BnF.

En réalité, ce Ms 9530 (relié en 2 parties) est une partie de l'ancien n° XVI du classement Dupuy, initialement composé d'au moins 4 volumes (selon de Haitze); on peut voir d'ailleurs sur la page de titre du premier tome la mention : VOL 2...il y a eu dès le XVIIe jusqu'au XIXe, des pertes et des recompositions tardives qui ont fragmenté les contenus (entre Paris et Carpentras, notamment au moment des pillages de Libri)

[Aux deux mêmes, appartenaient aussi, parmi d'autres, les actuels Mss LAT 8957 et LAT 8958 (antiquité romaine) correspondant aux 2 volumes du XXIV du classement Dupuy]

A preuve du contraire et sauf nouvel élément déterminant, il est donc vraisemblable que le feuillet du "13 janvier 1676" a été ajouté par Sibon;

BM

En guise de conclusion, quelques mots sur ce que nous avons choisi d'appeler « l'expertise Peiresc ».

À l'issue de cette « enquête sur l'enquête », nous souhaitons conclure sur cette expression qui résume ce qui nous a frappé au long de notre recherche.

1°- Toute l'enquête de Peiresc autour des cuillers d'argent d'Autun est marquée par la solidité de son expertise. Ceci recouvre en particulier :

- l'aspect systématique des investigations ;
- l'esprit critique qui s'y déploie ;
- l'utilisation pertinente de connaissances étendues, historiques, techniques, paléographiques (même si le terme est anachronique) ;
- le caractère expérimental de la recherche, les mesures effectuées sur divers récipients servant à tester une hypothèse relative à la métrologie antique.

2°- Pour les chercheurs qui interviennent sur les mêmes sujets, Peiresc est la référence et son expertise constitue le point de départ de leurs travaux. Ceci se vérifie chez ses successeurs immédiats, Edme Thomas à la fin du XVIIe siècle pour l'histoire d'Autun ou Bernard de Montfaucon, au XVIIIe pour la présentation et l'analyse d'antiquités. Ceci est vrai également des spécialistes contemporains du trésor d'Autun cités en bibliographie, pour lesquels de nombreux vestiges sont étudiés grâce aux relevés et aux écrits de Peiresc. Souvent les objets ou bâtiments antiques ont disparu, mais, par leur précision et pertinence, les dessins et indications de Peiresc permettent de les reconstituer, d'en conserver la mémoire et d'en mener l'étude.

Un peu d'actualité, enfin : pendant notre recherche des ressources nécessaires à la rédaction de cet article, et alors que nous la pensions terminée, une nouvelle apparut le 13 novembre 2020 en bonne page de certains journaux : des fouilles préventives à Autun venaient de mettre à jour un matériel funéraire important.

L'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP) publia alors sur internet un article accompagné d'une vidéo qu'il met à la disposition du public.

Ainsi des archéologues contemporains éclairent notre vision d'Autun, véritable capitale de la Gaule des IIe et IIIe siècles.

Bibliographie et crédits photographiques

Les très nombreuses illustrations et la correspondance de Peiresc sont accessibles sur le site « lesamisdepeiresc.fr » rubrique : répertoires web

BnF/Gallica :

-**9530** -2^e partie (à partir de f 156)

Manuscrits français Papiers et correspondances de Peiresc

Recueil de dessins et notices d'objets antiques

-**9532**

Manuscrits français Papiers et correspondances de Peiresc

Recueil de notes sur les poids et mesures de l'antiquité et du moyen-âge.

-**Dupuy 488**

Recueil de dissertations historiques et littéraires

-**Dupuy 667**

Recueil de dissertations et de notes relatives à la numismatique, à la glyptique et l'épigraphie antiques.

-**Numérisation de RESERVE AA-54-FOL**

Provenance Abbaye St Victor

-**Histoire de l'antique cité d'Autun**

Rédigée par Edme Thomas en 1660 et publiée en 1846

-**Letres de Peiresc** publiées par P. Tamizey de Larroque (7 livres)

Livres 2, 3, 5

Articles cités ou utiles pour aller plus loin :

BnF/Gallica :

-**Xavier Loriot** 1985

Bulletin de la société française de numismatique

Persée Une bibliothèque numérique scientifique et ouverte

_F.Baratte 1994

Le trésor d'orfèvrerie découvert à Autun en 1614. Nouvelles observations

-**A.Blanchet** 1933

Deux trésors d'argenterie inédits découverts en Gaule, dont un à Vallauris,

-**A.Bresson** 1997

Une source de l'archéologie : les dessins d'objets antiques dans les papiers de Peiresc

-**C.Poulouin** 1995

Dix Huitième siècle n° 27

HAL Archives ouvertes

-**V.Barrière.** 2012

Les portes de l'enceinte antique d'Autun et leurs modèles

(Gaule, Italie, provinces occidentales de l'Empire romain).

Thèse Archéologie et Préhistoire. Université de Bourgogne,